

Pierre Morhange

Il y eut toujours entre la revue Europe et Pierre Morhange (1901-1972) une grande fidélité réciproque. Il reste à nos yeux l'un des plus grands poètes français du XX^e siècle. Il serait heureux que son œuvre sorte enfin de la pénombre où la confine un coupable oublié. Il y a une vingtaine d'années, Franck Venaille avait consacré à Morhange un beau volume de la collection « Poètes d'aujourd'hui » (Seghers, 1992). Il marque encore son admiration pour cet aîné dans son dernier livre paru, C'est nous les Modernes (Flammarion, 2010). Nous reproduisons ici un poème admirable que Pierre Morhange écrivit le 13 février 1936, jour du 80^e anniversaire de la mort de Heine. Il fut publié un an plus tard dans Europe. Rappelons que parmi les livres que les nazis avaient fait brûler sur l'Opérnplatz de Berlin en 1933, se trouvaient des ouvrages de Heine. « Là où l'on brûle les livres, on finit par brûler les hommes », avait prédit le poète dans sa pièce Almansor. Dans les livres scolaires de l'Allemagne hitlérienne, le nom de Heine fut effacé et ses poèmes attribués à un « auteur allemand inconnu ».

AIR DE FLÛTE IMPROVISÉ POUR L'ANNIVERSAIRE DE HENRI HEINE

À Henri Hertz

Que seul un chant de flûte aujourd'hui, aigu et tendre,
Module le nom très fier et très doux
D'Heinrich Heine.

Car dans notre cœur, il est vrai, vit un fantôme
Plus vivant que nous-mêmes, et qui se jette
Sur chacun de nos désastres et de sa frénésie nous déchire jusqu'au fond,
Et qui, chevauchant chacune de nos joies, les éperonne plus hautes et écumantes :
C'est Heinrich Heine.

Quand l'injustice cloue nos gorges de son bestial marteau,
Et que le mensonge, grimaçant un mortel sourire, achève notre solitude,
Nous songeons qu'il fut un christ plus courageux et plus blessé :
Notre Heinrich Heine.

Mais quand la lucidité sereine et moqueuse vient rire et briller
À nos jeunes dents,
Nous caressons dans nos paupières et dans nos cœurs la connivence
Avec Heinrich Heine.

Et quand, à en mourir, nous aimons
Le chant trop beau des clairons des citadelles,
Quand les cloches des cathédrales
Descendent dans nos cœurs la nostalgie et la honte,
Et, qu'en bas des monts trop muets et trop immortels,
Nous cherchons la plaie ensorcelante du fifre allemand,
Ah ! cette trahison, c'est Heinrich Heine
Folie, abandon, amour.

Ô calcaire 1870,
Siècle blanc,
Blanc de squelettes
Blanc de l'écume des insensées et vraies visions,
Temps très beau dont encore sont faits nos cœurs,
Temps de Rimbaud et de Heine.

Mon petit juif Heinrich Heine, tu croques un oignon,
Un oignon de Jérusalem,
Au nez de bois des hitlériens,
Mon aérien, tu chantes une chanson varsovienne :
« Je leur ai mis le pouce dans l'âme »,
Mon tendre, la désavouerais-tu, celle-là ?
Notre christ léger.

Pour toujours, tu leur as cinglé l'insolence,
Le plus faible de tous,
Du bout de ta détresse
Tu as prédit la sanglante lourde boue.

C'est une odeur humaine
Sur les hommes de terre et d'animaux,
C'est le rossignol de l'avenir quand même
Chantant sur le gibet des bourreaux,
C'est le secret muet et suprême
Passant au cœur du tisserand nouveau.

Et plus ils brisent ta statue
Plus tu embaumes l'air et nos cœurs
De l'immortelle odeur
Du lin biblique
Et des yeux juifs.

Allemagne, quand te reverrai-je ?
Cher Est, ô très chère Rhénanie ?

C'était pour ce temps-ci
Que chantait le petit prophète
Très vrai, très douloureux, très moqueur de soi-même
Heinrich Heine.

13 février 1936

PIERRE MORHANGE